



Une photo prise à Pripjat, ville proche de Tchernobyl

## Les enfants de Tchernobyl

**Gérard Gromer**

**9 janvier 2015**

« Ce serait le dernier et suprême ouvrage d'assécher tous ces marais pourris ! »

Goethe, *Faust*

« J'aime mieux le bruit de mes pas sur terre que le viol des éternités. »

Artaud

« Le troisième ange fit sonner sa trompette, et du ciel un astre immense tomba, brûlant comme une torche. Il tomba sur le tiers des fleuves et sur la source des eaux. Son nom est absinthe. Le tiers des eaux devint de l'absinthe et beaucoup d'hommes moururent à cause des eaux qui étaient devenues amères. »

*Apocalypse de Jean*

J'ai ouvert la porte, et ils étaient là, tout à coup, visibles. Comme sur une autre planète. Des apparitions, des survivants. Des revenants ! Les journaux les avaient surnommés « les enfants de Tchernobyl ». D'après ce qu'on raconte, leur entourage, dans un premier temps, les aurait évités, comme on s'écarte de pestiférés. Ils n'avaient pourtant pas vécu l'événement en direct. C'étaient des descendants, les héritiers des rescapés de l'apocalypse nucléaire. Ils avaient entre 8 et 17 ans. Tchernobyl ? Une commotion de niveau 7, le maximum sur l'échelle de gravité des accidents nucléaires. De quoi arrêter la respiration de la planète. Tchernobyl, c'était

en 1986. Trois années avant la chute du Mur. L'Union soviétique agonisait lentement, enfermée dans ses plans quinquennaux absurdes. Gorbatchev essayait la *glasnost* et inventait la belle idée, hélas trop vite abandonnée, de la « maison commune ». Mais le pays titubait. Pour les occidentaux, Tchernobyl était la preuve et le symbole de la faillite de l'utopie communiste.

Aujourd'hui, Tchernobyl est devenu un traumatisme qui franchit et contamine en douce les générations. C'est un état d'urgence dilué, en train de diffuser à travers les âges un mal invisible. Un astre mort, dont la lumière continue de nous parvenir et dont le rayonnement, aujourd'hui, affecte directement la santé des enfants de la deuxième, de la troisième génération. Et de la nième génération, demain. Quel que soit le jour, l'heure, l'année, ce sera toujours, ici-bas, le jour et l'heure où la centrale de Tchernobyl est entrée dans les têtes et les corps, comme un ennemi durable et profond.

Le « zéro mort » est une légende. Ce qui ne devrait pas arriver arrive. La Russie des chantiers titanesques, des édifices colossaux mais sans grandeur, ne pouvait produire, avec sa centrale surdimensionnée, que la catastrophe la plus monumentale des années 1980-90. Le tremblement de terre de Lisbonne, en son temps, avait offert à Voltaire l'occasion de brocarder l'idée de Providence, et d'ébranler l'affirmation biblique d'un lien entre le sort réservé à la terre et la conduite des hommes. Mais dans une Russie progressiste jusqu'à la caricature, qui avait ramené le monde au visible, au chiffre, à la science, à la technique, et célébré en boucle la toute-puissance de l'homme face à la nature, la vétusté spirituelle était telle qu'une catastrophe comme Tchernobyl ne pouvait qu'ouvrir à la religion la voie d'un irrésistible retour en grâce. Les baptistes notamment avaient distribué en Ukraine des tracts prophétisant la fin des temps et invitaient à la prière et à la repentance. Ils avaient même trouvé dans l'*Apocalypse* de Jean une interprétation du cataclysme nucléaire, en identifiant l'astre nommé Absinthe dans les écritures avec la lumière de l'énergie nucléaire, *chernobyl* signifiant en ukrainien « absinthe ». J'ajoute qu'on peut aussi débusquer dans *L'Enfer* de Dante des fumées acides (*acidioso fummo*) qui ralentissent, engourdissent, paralysent, et qui ne sont pas sans évoquer les fumées amères diffusées par bouffées par le réacteur en folie.

On sait, sans trop le dire, que 6 % des terres de l'Ukraine sont toujours empoisonnées, et que, pour la Biélorussie, ce chiffre monte à 14 %. Les sols, les sous-sols, les légumes, les animaux... Par ailleurs, dans ce casse-tête nucléaire, n'est pris en compte que le dépôt du césium 137. Pour les autres nucléides (plutonium, strontium, césium 134), c'est l'impasse. Au début, immédiatement après la catastrophe, les autorités, le parti, dans un réflexe pavlovien, avaient aussitôt dissimulé les premiers chiffres, menti, « noyé le poisson ». La bureaucratie n'avait qu'un mot d'ordre : enterrer l'événement ou, à défaut, le présenter sous une forme acceptable. Le KGB s'était acharné sur ceux des spécialistes du nucléaire envoyés sur place, qui avaient le courage de ne pas cacher aux populations l'ampleur du désastre. Ils étaient calomniés, vilipendés, exposés à l'hostilité de toute l'Union soviétique. Au départ, même le sort des enfants n'était pas une priorité pour le régime. Restent quelques témoignages à propos des plus fragiles : « Leur voix semblait ne pouvoir sortir d'aucun endroit de leur corps. »

Après les silences, la désinformation, l'absence dramatique pendant des années de dispositions sanitaires et sociales, le tour des enfants de Tchernobyl était enfin arrivé : ils sortaient de l'anonymat, se sont vus diagnostiqués, encadrés, comptabilisés, suivis, conseillés, surveillés, évalués. Et, après le passage par un institut scientifique à Minsk pour mesurer le taux de césium 137 dans leur corps, envoyés en vue d'un séjour prophylactique, vers des contrées hospitalières, là où la nature, sans être forcément une terre de lait et de miel, retrouvait sa densité concrète, sa franchise. Oui ! Évoluer dans des paysages vivants, se rouler dans l'herbe, pique-niquer sur un pré, faire attention au chant d'un oiseau, remarquer, sans halluciner l'arrivée d'un nuage toxique, la lumière dorée d'un lever de soleil...

Les jeunes irradiés de Tchernobyl avaient franchi une frontière. Ils pouvaient provisoirement oublier les lieux désaffectés de leur naissance. Ils étaient à présent en France, arrivés en Alsace et dans les Vosges pour trois petites semaines, reçus par de simples gens porteurs de l'humain, des familles d'accueil qui ne regardaient pas ailleurs quand la vie d'autrui était en souffrance. Elles avaient décidé, ces familles, de tirer ces gosses, ces adolescents, pour un temps, hors de la zone grise de la survie. De les retaper, de leur faire reprendre des couleurs. De les mettre pendant vingt et un jours à distance de la catastrophe. Elles surmontaient en se riant

les obstacles linguistiques pour leur réapprendre à voir, à écouter, parler, lire. À retrouver un temps libre, désenclavé. Les enfants de Tchernobyl, pour renaître, n'avaient-ils pas besoin, surtout, de mots nouveaux ?

Oui, ces familles d'accueil sont dans le vrai. Elles sont exemplaires. Généreuses, optimistes, impliquées émotionnellement mais aussi intellectuellement. Elles ne ferment jamais la porte. Mais leur action va plus loin. Elle signifie aussi que Tchernobyl, dont on ne veut rien savoir – la passion de l'ignorance, ici, est à son comble, alors même que c'est à travers cet événement, paradoxalement, que la conscience écologique est devenue planétaire –, oui, Tchernobyl, décidément, ça ne passe pas. Quand, en effet, la vie redeviendra-t-elle normale là-bas ? Dans trente ans ? Dans trois millions d'années ? Non, impossible de tourner la page, le feuilleton continue.

Difficile de ne pas reconnaître dans la catastrophe de Tchernobyl, après Hiroshima et avant Fukushima, la dimension d'un cataclysme cosmique. L'homme a cessé peu à peu, à l'âge moderne, d'être un « craignant-Dieu », le *timoratus* de l'Ancien Testament. Il a pris sur lui le risque de toucher à l'atome, de le malmener. Il a ouvert la boîte de Pandore et changé son avenir en cauchemar. Le dérèglement qu'a introduit le nucléaire dans l'organisation de l'univers s'apparente, pour reprendre la formule d'Artaud, à un « viol des éternités ». Il s'agit d'une violence qui a entravé la vie et rendu problématique ces moments rares où, comme dans l'amour, la révélation et l'expérience de l'harmonie des sphères pour un individu, un couple en train de s'unir, étaient encore possibles. Aimer à l'ombre d'une construction aussi monumentale, inquiétante et laide qu'une centrale nucléaire soviétique ou nipponne relève de la science-fiction la plus noire. Un genre qui a pour horizon le mariage pour tous du sexe et de la technologie !

« Nous vivons, disait Pascal, dans des temps qui ne sont pas nôtres. » Cette phrase, quand on l'applique aux enfants de Tchernobyl, produit d'étranges effets. En effet, dans quel temps vivent-ils ? Celui de leur âge, un temps qui coule, fait de routines quotidiennes, de rythmes personnels ou collectifs, un temps, aussi, porteur de perspectives, orienté vers un horizon plus ou moins ouvert ; et puis un temps scandé par le calendrier des saisons qui passent. Mais un autre temps s'est emparé des

enfants de Tchernobyl. Un temps qui n'était pas prévu, qu'aucune liturgie ne voudra célébrer, et dont la trajectoire échappe à l'homme. C'est le temps que met un radioélément à se désintégrer, et qui se compte par siècles, par millénaires. Curieuse expérience, ce temps tombé des étoiles, qui vous confronte à l'immensité et qui a rattrapé des corps trop exposés, qui les a noyautés, intoxiqués. Et qui s'est insinué dans les organismes des gosses de Tchernobyl, condamnés malgré eux à suivre, aux côtés des experts de Minsk, le cycle de désintégration du césium 137, au fond d'eux-mêmes et sur une échelle qui n'est pas celle des humains.

Après les trois semaines passées à la campagne et dans les montagnes vosgiennes, j'avais essayé d'imaginer ce que les enfants de Tchernobyl, à leur retour au pays, avaient pu ressentir. Je crains que leur lieu de naissance, toujours très galvaudé, impossible sans doute à réhabiliter complètement, ne soit plus jamais un lieu de vie, un terrain de jeu, un jardin où se cacher. Leur temps s'était resserré, ainsi que l'espace. Il fallait à nouveau cohabiter avec le danger, le conditionnement, avec la pollution des sols et des sources, et avec un corps occupé au plus intime, au milieu d'un quotidien blafard. Mais les autorités contrôlaient la situation, accompagnaient la population, profilaient les besoins et le faisaient savoir. Tout n'allait pas si mal, disait la propagande, la vie allait revenir, comme avant... ou presque.

Les descendants de rescapés sont souvent violents, difficiles, délinquants. Ils se retrouvent dans les marges. Les jeunes gens bénéficiaires du séjour climatique avaient probablement été sélectionnés. Le petit Leib, un des jeunes de 12/13 ans, avec sa frange de cheveux blonds, avait eu sa photo dans le journal. Il était parfait dans son rôle de petit Ukrainien sage et méritant. D'autant que le jeune homme avait promis de se mettre au français et de communiquer avec sa famille d'accueil grâce à Internet.

Lui et les autres avaient dû repasser par l'institut sanitaire et scientifique de Minsk. Les bilans, la mise à jour des bases de données sur la santé, tout cela faisait partie du programme. Entre nous, ce n'était pas très rassurant. Plus vous êtes évalué, plus vous êtes dans l'incertitude. Mais les résultats étaient bons. D'après la presse régionale française, la radioactivité corporelle des enfants de Tchernobyl avait diminué de 30 %. De quoi avoir envie de rester en vie ! Le petit groupe m'était

apparu dans un rêve. Il posait devant l'institut de Minsk pour une photo de famille. Et ils faisaient le V de la victoire avec deux doigts ouverts. C'était aussi la scène finale d'un roman de l'admirable Kenzaburô Ôé. Mais sur le sens de ce signe par quoi tout s'achève, ne cherchez pas : il n'y a rien à en dire.

Gérard Gromer

P.S. Avec son sarcophage qui emprisonne le réacteur n° 4, ses bâtiments enveloppés dans des gaines métalliques, ses hangars abandonnés, ses grues, ses cheminées, ses échafaudages rouillés, ses câbles, ses tuyaux en vinyle qui sortent de terre, le site de Tchernobyl attire. Autocars, visites guidées, uniformes, scaphandres, masques à gaz, haut-parleurs, signalétique, c'est toute une esthétique post-apocalyptique de la stérilité, de la sidération, de l'ensauvagement qui s'offre au touriste. Celui-ci trouvera, dans une ruelle sombre, un ancien garage de pompiers du quartier Podil. Sur les murs de ce musée du souvenir, des clichés exposent les malformations humaines et animales provoquées par l'explosion du 26 avril 1986. Des animaux mutants sont présentés dans des bocaux de formol, tel un étonnant porcelet à huit pattes, victime du dérèglement nucléaire. À l'étage, des panneaux représentent les villes fantômes des environs de Tchernobyl, parmi lesquelles Pripiat, ville de 50 000 habitants, bâtie dans les années 1960, à 3 kilomètres de la centrale, évacuée du jour au lendemain après l'explosion et qualifiée par Aude de Tocqueville dans son *Atlas des Cités Perdues* (Arthaud, 2014) de « véritable Pompéi nucléaire »...

à suivre...